

Je
ne
m'éloigne
jamais
trop
de
la
maison

Carole Laure

v1b éditeur

CAROLE LAURE

**JE NE M'ÉLOIGNE
JAMAIS TROP
DE LA MAISON**

roman

v1b éditeur

I

**Je ne peux pas me tenir droite quand
je suis triste**

On m'a dit : « Ton père t'a mise dans les bras d'une personne qui prenait le train avec une adresse de livraison. Cette personne t'a emmenée chez nous. Ton père t'a donnée à nous. »

Je ne sais pas ce qui s'est passé dans les premières heures de ma vie ni ce qu'on m'a fait. Je ne sais pas par quels chemins certaines choses se sont inscrites dans mon petit corps et dans mes os, comme des paniques, des chaleurs, de la détresse, des cris... L'odeur du sang et une peine animale.

Abandonnée, déracinée. Je n'étais plus l'enfant des miens.

Je suis donc accueillie dans une famille de six enfants, tous adultes au moment de mon arrivée.

Du fond d'un petit lit de bébé, je sens des mains me toucher et me caresser. Je vois de beaux visages ronds comme des lunes m'entourer puis se pencher sur mon berceau. L'eau bleue d'une rivière court dans leurs yeux et ils ont des cheveux roux renard.

Dès le début, ils ont été doux avec moi et ils le sont restés.

J'étais un bébé malade, pas de doute. On me l'a répété.
« On t'a sauvé la vie, c'est Marie qui t'a soignée. Elle est restée à tes côtés durant chacune de tes fièvres. »

Mais ma mère, elle est où ? Et mon père, lui ?
M'ont-ils touchée avant que j'arrive ici ?

Ma mère, m'a-t-on dit, est morte à ma naissance.
Elle a dû attendre avant de mourir de me laisser le temps de venir au monde.

La perte pour toujours des bras d'une mère, ça déchire l'âme.

Ça me faisait monter les larmes au bord des yeux.

Je comprenais dans ma chair qu'il n'y avait aucun espoir de la rencontrer, mais il fallait aussi m'enfoncer cela dans la cervelle.

Mon souvenir, resté lové dans le ventre de ma mère...

Ai-je existé en même temps qu'elle durant quelques jours? Un petit mois, peut-être?

Ai-je la mémoire de ce que je pense avoir vécu, ou de ce que j'aimerais avoir vécu?

Est-ce une énigme, une invention, un souvenir?

L'oubli peut-il devenir une force? Une manière de se relever, une technique de survie?

Certains oublis sont-ils salvateurs?

Cultiver ses malheurs trop longtemps est une perte de temps et d'énergie, il me semble.

Elle est morte. Moi, je voudrais vivre éternellement, je vais essayer.

La nuit, j'en viens à croire que c'est possible.

Je ne dois pas poser trop de questions. Savoir que je suis là est la réponse à plusieurs d'entre elles et je devrais être capable de m'en contenter.

L'important, c'est de ne pas se sentir seule.

Georges et Blanche ont annoncé à leurs enfants :
« Sa place est ici, parmi nous, dans notre famille. »

Je suis reconnaissante d'avoir reçu d'eux tant d'amour.

Qu'est-ce que je savais, au fond, de ce qui s'était réellement passé ?

Il fallait que je casse toutes les fausses histoires et qu'à partir des éclats, j'invente une nouvelle vérité, synthétique et durable, si possible. Une sorte de mémoire recomposée. Celle dont j'aurais besoin pour me construire, moi. Oui, c'était de ça que j'avais besoin.

On parle aux morts, je le sais depuis toute petite.

Je m'invente parfois des souvenirs avec ma mère, je nourris des rêves et des vérités floues. Mais est-ce que ça a beaucoup d'importance ?

Je choisis ce qui me rend heureuse et je me dis qu'être un peu fabulateur est le propre de l'être humain. Qui n'a jamais réécrit de petits pans de son histoire, voire des chapitres entiers ? En tout cas, c'est moins ennuyeux comme ça.

Blanche, ma deuxième mère, a accouché de six enfants en huit ans.

Elle trouvait que c'était peu comparativement à sa grande amie Jeanne, qui en avait eu quatorze. Blanche disait que ses trompes s'étaient sûrement bouchées après l'arrivée d'Adrienne, la benjamine, car après sa venue, elle n'avait rien fait pour empêcher la famille de s'agrandir.

Georges aimait raconter que, aidé de sa belle-sœur Emma, c'est lui qui « accouchait sa femme ». Ça se passait dans leur chambre à coucher. Georges s'assurait que le bébé avait dix doigts et dix orteils. C'était bien le cas et cela le rendait chaque fois heureux.

Je me demande qui a vérifié mes mains et mes pieds à ma naissance.

Les bras de Blanche étaient généreux et réconfortants. Elle avait de beaux yeux doux derrière ses lunettes. Mes petites mains osseuses ne ressemblaient pas à celles de Blanche. J'aimais toucher les siennes, la peau plus épaisse de ses mains, tachetées de petits points marron, traversées de grosses veines bleues.

Elle chantait tous les jours et sa belle voix remplissait mon petit corps de berceuses que je connais encore.

*Ferme tes jolis yeux
Car les heures sont brèves
Au pays merveilleux
Au beau pays du rêve
Ferme tes jolis yeux
Car tout n'est que mensonge
Le bonheur n'est qu'un songe
Ferme tes jolis yeux*

Blanche, ses mains et sa voix.

Elle m'a souvent raconté que je suis arrivée parmi eux vêtue d'une barboteuse en chenille blanche ornée d'une bordure en ruban de satin. Elle appelait ça une enveloppe.

Ce petit habit, j'avais le choix de l'aimer ou de le détester ; j'ai vite décidé de l'adorer, car c'était peut-être ma mère qui m'avait mise dedans.

Blanche me le montrait de temps en temps, me le présentait comme quelque chose de précieux pour elle aussi. Ensuite, elle le rangeait dans du papier de soie et le déposait dans une jolie boîte en carton. Elle me l'a donné plus tard pour que j'en habille ma poupée qui ouvrait les yeux. Je l'ai toujours gardé précieusement.

Ce petit vêtement blanc qui me lie à ma provenance.

Blanche. Quel beau prénom que celui de ma deuxième mère!

Une femme aimante de la plus haute bienveillance, aux manières douces, et affichant une telle joie de vivre...

Une femme heureuse, que rien ne détournait du bonheur. Blanche savourait sa vie en mordant dedans, tout semblait l'enchanter... Elle ne laissait pas les problèmes s'incruster ni les drames ébranler sa capacité d'émerveillement. Vivre avec Georges depuis ses dix-huit ans la sécurisait dans un bonheur solide et inébranlable.

Je n'ai pas souvent rencontré des personnes qui, comme elle, semblaient toujours plongées dans un état psychique heureux. Blanche était le contraire d'une nature dépressive; elle avait de l'énergie au point de vous faire passer pour une tortue.

Rien ne semblait l'inquiéter ni perturber son bien-être, contrairement à moi, qui m'en faisais pour de toutes petites choses...

Nous n'étions pas faites du même bois.

Je voulais me coller à elle, être dans ses bras le plus souvent possible. Je savais que j'exagérais, mais c'était plus fort que moi. Je m'accrochais à Blanche, restais dans ses jupes. Je voulais la sentir et je la trouvais belle, avec ses petites taches de rousseur partout sur ses bras.

Elle me disait gentiment : « Ma petite sangsue, maintenant laisse-moi travailler un peu. »

Comme Georges, elle aimait que la maison soit rangée et que tout soit très propre.

Blanche ne flânait pas. Elle était toujours occupée, comme elle le disait. Elle savait tout faire et se donnait une tâche différente chaque jour :

- Lavage et repassage du linge
- Balayage des planchers
- Époussetage des meubles

Elle était aussi très douée pour la cuisine et préparait souvent le soir une soupe en entrée, une viande et des desserts maison, surtout des tartes. Ma préférée était sa tarte à la farlouche. Les vendredis, bien sûr, j'adorais ses galettes de sarrasin cuisinées avec du sirop d'érable. Elle débarrassait la table et j'ai commencé très jeune à l'aider en essuyant la vaisselle.

Pour se reposer, Blanche se berçait en tricotant. Georges a toujours eu des chaussettes en laine fine et il était très fier de n'avoir jamais eu à en acheter. Et moi, j'en ai encore quelques paires. Elle réalisait aussi des carrés au crochet qui, une fois assemblés, se transformaient en une jolie nappe pour les jours de fête.

Blanche me coiffait tous les jours. Elle séparait d'abord mes cheveux en deux sections, puis en entrecroisait les mèches de droite à gauche aussi vite que les aiguilles de son tricot. Mes tresses serrées tenaient toute la journée.

Elle lavait mon cou et l'arrière de mes oreilles, me coupait les ongles d'orteils aussi. Blanche était méticuleuse.

De temps en temps, elle m'ordonnait de rester bien droite et me mesurait à l'aide d'un cahier de *La Bonne Chanson* posé en équilibre sur ma tête. Elle marquait ma taille d'un trait au crayon de bois sur un mur de ma chambre.

« Tu vois, tu vas devenir une belle grande fille. »

Elle m'aidait avec mes devoirs, car elle savait lire et écrire. Elle lisait le journal *Le Nouvelliste* et aussi la revue religieuse du Cap-de-la-Madeleine, en surveillant les possibles miracles du mois, comme celui d'un enfant muet s'étant soudain remis à parler ou celui de la statue de la Vierge de l'église Saint-Bernard qui avait versé une larme.

Une joie, pour moi, c'était quand Blanche me permettait de fouiner dans sa boîte à bijoux.

Une boîte ronde qui jouait quand on l'ouvrait de petites valse courtes répétées en boucle, qui me transportaient dans un château imaginaire. Tout était brillant à l'intérieur. Les broches en forme de papillon et de ballerine me fascinaient. Je désirais qu'elle en accroche une à mon manteau.

Blanche fabriquait elle-même tous mes vêtements, des tenues stylées cousues à la machine à pédale Singer, qu'elle seule savait utiliser.

Dans une armoire, il y avait sur les tablettes tout ce qui concerne la couture et le tricot. Des bobines de fil de toutes les couleurs, un pot métallique rempli de différents boutons et rubans, des cartons couverts d'aiguilles et d'échantillons de voilettes plantés dedans. Des patrons de robes, de manteaux et de blouses, avec de jolies photos en couleurs de dames qui présentaient les modèles.

Pour elle-même, Blanche cousait des robes à motifs fleuris, qu'elle portait avec des souliers noirs à semelles compensées et de petits bas courts blancs.

Il y avait aussi des patrons pour enfants, des échantillons de tissus et des pelotes de laine. Tout ça bien classé et ordonné, comme la maison.

Table

I. Je ne peux pas me tenir droite quand je suis triste.	9
II. Une vierge, une fée ou un animal.	93
III. Comment savoir si ce qu'on possède suffit? . .	155
IV. On ne mesure pas la force de ses désirs	239
Postface	287
Remerciements.	293

« C'est une histoire qui m'a été racontée dans ma petite enfance et qui s'est ancrée profondément dans mon cœur en y laissant une trace douloureuse. Moi qui grandis, moi qui ne sais pas si la couleur de l'histoire est celle de la vérité. Moi qui en transforme le récit selon différents scénarios, parfois romanesques, parfois proches de l'épouvante. Longtemps, je n'ai pas su quoi faire de cette chaîne de souvenirs et de rêves qui me reviennent par fragments... Pour tenter d'en circonscrire les contours, il me restait, peut-être, l'écriture. »

Dans un roman qui réfléchit aux liens de la filiation, de l'attachement et du grand amour, Carole Laure remonte le cours tumultueux de la rivière Saint-Maurice jusqu'à ses origines.

*Ce livre n'est pas une autobiographie.
C'est un poème à la vie.*

— Boris Cyrulnik, extrait de la postface

Comédienne, chanteuse et cinéaste, Carole Laure vit à Montréal avec son compagnon, Lewis Furey. *Je ne m'éloigne jamais trop de la maison* est son premier roman.

